

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 42

Artikel: Une nuitée à M...in : (fin)
Autor: Ed.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184395>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Une nuitée à M...in.

(Fin.)

En attendant le souper, nous nous rendons sur la terrasse, où nous commençons à regarder un peu autour de nous. Des messieurs, des dames, des enfants vont, viennent, causent, rient, jouent. S'ils sont malades, ils dissimulent. Cependant en voici un qui ne dissimule pas. Il est couché tout de son long sur un lit ou fauteuil de sangle, couvert de deux ou trois couvertures. Un fidèle ami lui tient compagnie et ne le quitte pas. Ce pauvre monsieur n'a pas bien mauvaise mine, probablement que ce sont les jambes qui pèchent.

Cependant voici la cloche du souper. Notre malade envoie soudainement ses couvertures en l'air, et en trois bonds il se précipite dans la salle à manger. Décidément il est comme Argan : « Il marche, dort, mange et boit comme les autres, mais cela n'empêche pas qu'il soit fort malade. » Je m'étonne moins des guérisons par les bains.

Nous croyons suivre la foule et nous accorder un souper dont nous avons grand besoin. Ah ! bien, oui. L'hôtel a cent cinquante chambres, c'est vrai, mais les salles à manger ne sont que pour cent quarante. Et comme les personnes en séjour passent avant les piétons, comme de juste, on nous engage nous et quelques autres parias à attendre notre tour, c'est-à-dire la fin du souper. Espérons qu'après on nous *gouvernera*, comme disent les paysans. En attendant, j'ai aperçu un café avec billard, allons prendre un verre de bière.

Le café est vide, le billard couvert d'une housse, les queues en mauvais état ; on dirait qu'on s'est battu avec. Le mobilier se réduit à une table et un unique escabeau. Un règlement affiché nous apprend qu'on ne doit jouer ni après le coucher du soleil, ni pendant les éclipses, ni, ni, etc.

Nous sonnons. Arrive un garçon qui rit et à qui nous demandons une bouteille de bière, ce qui semble l'étonner beaucoup. Cependant il l'apporte. Nous l'avons avalée heureusement avant d'avoir senti qu'elle est atroce.

— Combien est-ce ?

Le garçon rit et nous apprend qu'il n'en sait rien. Il va demander au bureau et vient en riant nous dire que ce n'est qu'un franc, qu'il reçoit en riant.

En sortant du café, nous voyons une affiche qui annonce, pour le soir même, un concert flûte et piano (brrrr!) donné par M^{lle} Tapottsmuth et M. d'Aigretton, professeur de musique à....., vous ne vous attendez pas à Paris, Vienne ou Munich, non ; vous n'exigez pas non plus Genève, Bâle, ni Lausanne ; vous vous contenteriez encore de Vevey, Morges ou Yverdon ; hélas ! ce n'est pas même Orbe..... c'est quelque chose comme La Sagne, les Charbonnières ou Moillesulaz.

Après tout, c'est quelque brave homme qui a besoin de gagner sa vie. Mais que ne fait-il comme le joueur d'orgue de Barbarie qui, entré dans un jardin-café, tient son chapeau-crousille de la main gauche, tandis que sa main droite serre la manivelle de sa machine infernale. « Payez ou je joue ! » dit-il d'un air féroce, et chacun s'empresse d'appler son porte-monnaie au secours, en un si grand péril. Un *concert par intimidation*, cela ferait souvent plaisir et à l'orchestre et à l'auditoire. Ça serait au moins court.

Malheureusement, le professeur de Vuisternens, ou comme ça s'appelle, ne connaît pas ce procédé et il soufflera consciencieusement sa musique.

A propos de musique, qu'on me permette une petite fugue. Voilà quelques heures que nous perdons notre temps à Machin. Pendant notre absence, les malades des cent quarante chambres privilégiées finiront peut-être de souper.

Il y a quelques années, je me trouvais à Pesth avec mon ami Samuel. Nous avions vu en peu de jours les choses intéressantes à voir et nous n'avions plus comme distraction que de sempiternelles courses pour affaires de Pesth à Ofen, que nous appelions aller de *Pesth à l'aut'scie*, et nos repas chez *Frohner*, que nous avions fini par prononcer *j'ai froid aux nerfs* ! On peut juger à quel point de dégradation morale l'ennui et la nostalgie nous avaient conduits. Nous avions pourtant le sentiment de notre abjection et, sur le conseil d'autrui, nous crûmes nous remonter un peu le moral en allant entendre un concert pompeusement annoncé, à la Redoute.

Nous voilà installés, et le commencement de la solennité s'était passée *so la la, geing wie geing*, quand arrive un pianiste échevelé, de ceux qui ne se préoccupent que de vaincre des difficultés à force de contorsions et se moquent de la musique comme

d'une pipe de tabac. M'est avis qu'on devrait leur faire payer une patente de prestidigitateurs. Après quelques mesures, je trouve la chose si douloureuse que je me sauve dans le grand escalier, ayant vainement essayé d'entraîner mon ami Samuel. De ma nouvelle position, je n'entendais plus rien, mais j'apercevais S., debout contre une colonne, qui paraissait donner à ce massacre une attention telle que je crus devoir provisoirement lui retirer mon estime. Cependant abandonner un ami d'enfance me paraissait dur et, songeant au dévouement obscur de tant de pauvres ouvriers qui risquent leur vie pour retirer un camarade en train de s'asphyxier au fond d'une fosse, je rassemble mon courage, je me replonge en plein concert et je saisis mon ami. Il résiste encore, dardant sur l'acrobate à musique des yeux de chat qui fait... dans du son, et j'allais l'abandonner de nouveau, quand il me dit avec un grand sang-froid : « Regarde donc cet animal. Il est aussi beau qu'un cheval de cirque qui fait de la haute école ! » Il n'y avait pas de temps à perdre ; je rendis précipitamment mon estime à Samuel et nous nous sauvâmes à toutes jambes.

Retournons à Machin. On sort justement de table, et j'attrape au passage des enfants de M^{mes} *** et ***, grâce auxquels nous finissons par rejoindre les mams, qui sont assez aimables pour combiner une visite avec notre souper à la table d'hôte. Il paraît que la règle de la maison ne le défend pas. Nous craignons que les cent quarante n'eussent tout mangé. Pas du tout, il restait de tout à profusion. On nous sert un plat de ce que M. Gribouille désignait à M. Crépin : un ragoût à la sauce, composé de viandes variées et servies en menus morceaux. Nous comprenons promptement qu'il en soit resté et nous soupçons de potage, de salame et de fromage.

J'ai plus d'une fois remarqué combien la table d'hôte de certains grands hôtels, qui se font payer suffisamment, laisse à désirer au point de vue et de la qualité et de la quantité. Il y a quelque dix ans, dans une tout autre contrée que Machin, à Champéry (je peux bien le dire, puisque la direction de l'hôtel a changé), je dînais à table d'hôte et je m'attendais à voir apparaître la pièce de résistance, quand la demoiselle qui servait me présente... des *quatre mendiants*, au nombre de trois (le quatrième faisait relâche). La bouche parle aussi bien du vide de l'estomac que de l'abondance du cœur, de sorte que la mienne s'écria tout haut, bien malgré moi : Merci ! j'aimerais mieux un beafsteak.

Tout en grignottant, nous causons.

— Vous trouvez-vous bien ici, mesdames ?

— Hum, voilà !

— Quelle est donc la particularité séduisante qui vous y a attirées et qui vous y retient. Le paysage est médiocre. La table, n'en parlons pas. Les prévenances, j'espère que vous en avez obtenu plus que nous ?

— Oh ! c'est l'air, le bon air, l'air excellent, meilleur que partout ailleurs.

— Allons ! tant mieux, tant mieux.

— Viendrez-vous au concert d'Aigretton ?

— Ah ! pour cela non. L'air peut être bon, mais les airs...

— Alors, bonsoir !

Nous nous retirons dans nos chambres où nous tirons au sort à qui n'aura pas l'ammoniaque. Je suis des heureux.

Vous avez cru dormir, naïfs que vous êtes. Ah ! bien oui. Les cent quarante-sept chambres vides (les nôtres et celle de la dame précipitée doivent être seules occupées) laissent résonner la maison comme un violon et, quoique éloignés du foyer du sinistre, nous ne pouvons nous empêcher d'entendre le concert. Il a beau être mauvais, la vive et ingénieuse jeunesse (décidément ce n'est pas un hôpital) a bien su vite en tirer parti ; elle a fait un bal. Aussi à quelle heure cela finira-t-il. Les sifflements de M. d'Aigretton dominent moins que l'inférieur tracas, et : Zim, ta ta et zim, ta, ta, et zim, ta, ta.... pas moyen de fermer l'œil.

Enfin vers onze heures, la fatigue aidant, je m'endors. On ne se rend jamais compte de la durée du sommeil ; aussi quand je m'éveille après avoir rêvassé, je frotte une allumette et je constate que j'ai probablement dormi un quart d'heure. Et zim, ta, ta, et zim, ta, ta, et zim, ta, ta !

Oh ! les misérables. Sans doute j'aurai ma vengeance, puisque tous les joueurs de flûte sont phthisiques ; mais ce n'est qu'une vengeance à terme. Si au moins il jouait de la clarinette, il serait aveugle et j'aurais ma vengeance au comptant. Et zim, ta, ta, et zim, ta, ta !

Je ne sais qui s'est lassé le premier du concert ou de mon insomnie. Ce n'est qu'en m'éveillant au grand jour que je suis forcé de reconnaître que j'ai dormi. Maintenant levons-nous et partons, et pour commencer j'éveille mes compagnons en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas déranger nos cent quarante-huit voisins. Mais nous n'étions pas au bout de nos peines.

Je m'étais bien gardé de sortir mes chaussures afin de les avoir de bonne heure. Mes camarades avaient été moins prudents. Toutefois les souliers des deux ammoniaques étaient restés en place, soit par mépris de leur grossièreté, soit par crainte de l'asphyxie, de la part des valets. Quant à l'autre paire elle a disparu dans un tas de cinquante paires qui gisent là dans le vestibule.

Nous n'osons pas fouiller là dedans de peur d'être pris pour des voleurs. Nous étions bien assez compromis par notre qualité de piétons. Je vais chercher du secours et je tombe juste sur le garçon à la bière, celui qui rit toujours. Il monte en riant ; démêle et retrouve nos souliers en riant. Décidément c'est l'homme qui rit.

Enfin nous voilà équipés. Nous mangeons un morceau de pain et de fromage sur le pouce, nous payons notre note de 25 francs, nous donnons quelques sous à l'homme qui rit et nous partons sans tomber dans l'erreur de la femme de Loth.

N'empêche que nous avons fait une belle course ce jour-là. Passé aux *fenêtres de la lune* puis aux *fenêtres de l'été*, puis le long du *lac jaune* et de là plus loin c'est splendide. Je la conseille à tous ceux qui oseront affronter Machin ou qui feront les frais d'y aller en carrosse, mais prenez garde à la musique.

Ed. C.

Pour aider à l'interprétation des prophéties.

Qui se souvient de la *Jobsiade*? Combien même n'ont jamais lu un traître mot de ce poème héroï-comique allemand, signé *Kortüm* et qui date de ce bon vieux temps où le veilleur de nuit, en criant les heures, recommandait aux bons bourgeois de veiller sur leurs filles, de prendre garde au feu et aux voleurs et de louer le Seigneur.

La *Jobsiade* me retombe entre les mains et je ne résiste pas à l'envie d'en extraire l'horoscope de Hieronymus Jobs, tiré par une bohémienne, à la demande du père de ce mauvais sujet. Le maître d'école prétend qu'on n'en fera jamais rien de bon, et le papa est persuadé que son fils deviendra au contraire un prédicateur de grand mérite.

Voici l'horoscope:

« Ta voix puissante épouvantera plus d'un méchant audacieux; elle réveillera maint pécheur endormi. La ville entière sera édifiée par tes paroles.

« Tu veilleras sur les bons et sur les méchants. Tu les avertiras des dangers qui menacent leurs corps et leurs âmes. Tu seras le berger fidèle et vigilant des jeunes et des vieux, des grands et des petits.

« Chacun, dans cette ville, entendra publiquement tes sages avertissements. Et lorsque ta bouche ouverte parlera, nul n'essayera de te répondre. »

Impossible de pronostiquer plus clairement la brillante carrière du futur pasteur de Schildburg, en Souabe. Le père est enchanté, le maître d'école est jugé un âne et Hieronymus Jobs est envoyé à l'Université.

Là Jobs se conduit comme un chenapan. Il passe un examen insensé, rentre honteusement chez lui, remplit des fonctions de plus en plus infimes et, devenu *Veilleur de nuit* de Schildburg, accomplit consciencieusement, chaque nuit, la prophétie de la bohémienne.

Sa voix effraie, réveille, édifie; il veille, il avertit et garde ses concitoyens. On l'entend publiquement et personne ne lui répond.

Avis aux prophètes et à leurs interprètes.

Lo tessot et lo monnâi.

On tessot (qu'on l'ao dit assebin dâi tisserands), étâi z'u portâ 'na pîce dè tâila à n'on monnâi; vo z'ein âi bin su prâo z'u reincontrâ su la route; l'einvortollion la tâila déveron on auna, que cein resseimblî à n'on rebatté, metton cein su l'épaula et traçon dinsè tant qu'î tsi la pratiqua. Cè tessot et cé monnâi fasont que 'na man lavâvè l'autra, lo tessot baillivè à mâodrè ao monnâi et stu z'ice al-

lavè ourdi tsi lo tessot. Adon quand lo tessot portâ la pîce dè tâila, lo monnâi lo fe chetâ on momeint et tot ein djaseint, lâi dit:

— Veni-vâi vairè mè caïons!

Ye vont, et quand sont dein lè z'éboitons, lo monnâi fe fêrè su! à sè bétions qu'étiot étâi que bas, que ma fâi cein fasâi dâi bio z'animaux, que pêsâvon bin trâi-cents.

— Eh bin! que fe lo monnâi, qu'ein ditè-vo, sont te pas bin bio?

— Bin bio, que repond lo tessot, mâ se poivo nuri lè mins avoué dâo fi, sariont bin asse bio que cein!

C'était à l'époque du retrait des vieilles monnaies, des francs anciens en francs nouveaux, soit en 1851.

Une bonne femme d'un village voisin de notre ville possédait, depuis la révolution de 1798, un double louis de Berne, qu'elle gardait soigneusement dans un vieux *pion* de bas, selon l'usage assez fréquent de l'époque.

Ayant entendu dire que les anciennes monnaies ne vaudraient plus rien, elle prit le parti de sortir de sa cachette son double louis d'or et d'aller en ville aux renseignements. La personne à qui elle s'adressa lui fit observer que sa pièce n'avait plus que sa valeur intrinsèque et qu'il fallait absolument la changer.

— C'est triste, dit-elle, moi qui croyais ne m'en séparer qu'à la mort.

Là-dessus on voulut lui faire entendre qu'elle aurait mieux fait de la placer à la Caisse d'épargne et que maintenant elle en aurait presque trois.

Bah! répliqua-t-elle, « on me l'a déjà dit, mais jamais on ne me fera croire que les louis font des petits. »

S. E.

Jamais événement politique ne préoccupa à un plus haut point nos populations que les dernières élections en France, fait qui atteste assez éloquemment combien sont grandes nos sympathies pour ce pays, combien nos intérêts sont intimement liés aux siens. Dimanche soir, tout le monde était sur pied, en quête de nouvelles. On avait la persuasion qu'il était impossible d'avoir sitôt des renseignements: on allait en chercher quand même. Lundi, les cafés présentaient une animation extraordinaire; on entrait, on sortait: — Avez-vous des nouvelles?... — Et vous? — Non... sapristi!... Je crains bien que les 363... — Quand paraît le supplément du *Journal de Genève*?...

Telle était la conversation, décousue, fiévreuse, unique partout. Les kiosques étaient entourés d'une foule compacte, anxieuse, lisant avec avidité tout ce qui arrivait de Paris, de Lyon ou de Marseille. On se pressait, on se bousculait pour atteindre le guichet; on lisait à la dérobée par dessus les épaules des premiers servis. Après beaucoup d'efforts et une longue attente, nous pûmes acheter le *Petit Marseillais*; mais en voulant nous dégager de la foule, il ne nous resta en main qu'un morceau du titre: *Le Petit*.... Aujourd'hui tout est rentré dans le calme... Vive la République!